

*Louis DAUBIER*



Photo : © A.M.L.

**Par Jacques LEFEBVRE**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**Poète de la pureté, Louis Daubier l'est, parce que son regard, sa vibration, son écriture rejoignent les sources de l'enfance et leur saveur.**

**Son œuvre a une netteté de ligne et une clarté de son, une transparence d'inspiration et une pureté du style qui, comme certaines rivières, allient limpidité et profondeur. Ces qualités s'accompagnent d'un goût pour la nuance verlainienne qui donne à ses paysages intérieurs la dimension du mystère.**



## *Biographie*

Qui veut connaître l'homme, lira l'œuvre avec une attentive sympathie : elle est constellation d'aveux pudiques et signe d'un mystère personnel.

*Daubier* est un nom de plume donné par Bernier au jeune poète, né Louis Dupont, en 1924, au cœur des limons de Hesbaye, à Orp-le-grand.

Sa mère y tient un magasin qui, à la Saint-Nicolas, se pare de jouets multicolores. Souvenirs de petit villageois, proches de ceux d'acolyte aux joues gercées qui, à l'aube, bredouille avec un prêtre austère, des prières latines.

Inscrit à onze ans comme interne au Collège de Jodoigne, il y connaît ces frustrations qui, il le reconnaît plus tard, peuvent faire naître la poésie : à ce bon élève qui ne rentre à la maison que toutes les six semaines, un professeur reproche de « s'occuper de choses qui ne conviennent pas », parce qu'il écrit des vers.

Cette réclusion et ce manque de compréhension l'incitent à poursuivre ses études comme élève instituteur à l'École Normale de Tirlemont qu'a fréquentée Maurice Carême.

Durant la guerre, il travaille parfois aux champs. L'odeur de la terre chaude après la moisson, la brûlure sur les bras, du soleil et des chaumes, la mie du pain sous une croûte croquante, ne sont donc pas, pour lui, de simples impressions littéraires.

Son père lui donne le goût de la lecture et de la belle écriture, il commente ses compositions, il lui inculque la clarté et la concision, qualités que l'on retrouvera plus tard dans ses quatrains ou ses haïkaï.

Adolescent, il aime, au champ d'aviation de Gossoncourt, voir atterrir ou décoller les appareils. Il a l'âge où l'on rêve de devenir pilote sans cesser d'être poète, puisqu'on aime Saint-Exupéry et qu'on voit dans les blés de Hesbaye le Petit Prince et son renard.

Il poursuit son école normale à Nivelles avant d'être rappelé à Tirlemont, comme professeur cette fois. Son travail ne l'empêche pas de présenter les épreuves du Jury Central et d'obtenir le diplôme d'humanités classiques puis celui de licencié en philologie romane.

Ainsi, il a connu, au cours d'une formation très personnelle, des maîtres de haute exigence, comme Bernier, pour qui seule la poésie comptait, et qui préfacera un premier recueil, *Rêver d'une eau si pure* ; ou comme Willaime, qui entendra si bien la voix « en retrait » du jeune poète et le situera dans le sillage de « nos symbolistes d'entre-deux-siècles » « épris qu'il est du mystère à mettre en lumière ». Il le rapprochera aussi d'Apollinaire pour la musique de ses vers et son refus de la ponctuation.

Marié, père d'un fils, il enseigne avec passion à l'École Normale de Tirlemont, puis à l'École Normale Moyenne de Berkendaele. En 1961, il commence à publier. Poète, philologue, professeur, il saisit les liens nécessaires entre grammaire et poésie.

Ainsi naît un livre intitulé *De l'analyse grammaticale à l'analyse littéraire*. Poète, il sait que la neige réelle est nécessaire pour que la pureté de l'hiver palpite dans ses vers. Professeur, il sait que la connaissance de la grammaire est indispensable à des analyses rigoureuses et transmissibles. Ce livre opère donc une synthèse essentielle.

Plus tard, Louis Daubier enseigne aussi au Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles. Il s'est fixé à Ixelles, non loin du Bois de la Cambre où les oiseaux qu'il aime lui offrent leur folle chanson.

Sa poésie, qui se nourrissait de grands paysages, de vent, d'arbres, se tarit un moment. Peu après, elle puise, dans le souvenir, une nouvelle force. Elle retrouve puis éternise le temps perdu, la fraîcheur de l'instant et recrée l'heure où, en pantalon golf, un jeune garçon nommé Louis, s'en allait, rougissant, « causer avec les filles du village »...

Louis Daubier a été Président de l'Association des Professeurs de Français et des Midis de la Poésie. Il est membre de très nombreux jurys littéraires.





## ***Bibliographie***

- ***Rêver d'une eau si pure***, poèmes, Les Cahiers du Nord, 1961.
- ***La nuit veille***, poèmes, Société des Écrivains, 1966.
- ***De l'analyse grammaticale à l'analyse littéraire***, Didier-Hatier, 3e édition, 1969.
- ***Patience-Connivence***, poèmes, Le Cormier, 1972.
- ***Il était une fois deux***, choix de textes de Louis Daubier, photographies de Christiane Lontie, Éditions des Presses de la Connaissance, Paris, 1978.
- ***Bêtes à bon Dieu***, poèmes, Maison Internationale de la Poésie, 1982.
- ***Lumière sans visage***, Maison Internationale de la Poésie ; Prix F. Denayer de l'Académie (1985.)
- ***La Parole et le chant***, Maison Internationale de la Poésie, 1988.
- ***Au seuil de l'exil***, Maison Internationale de la Poésie, 1992.



## *Texte et analyse*

*Que chante sur la page éblouissante et brève  
L'oiseau pur de ma main  
Et qu'écrivent avec leurs griffes éphémères  
Les hôtes fascinés du royaume de neige*

*Mais si l'oiseau ne vole pas  
Mais si la main suspend son aile  
Mais si lointaine la voix là-bas  
La voix qui se couvrait de laine  
N'ose chanter même tout bas  
Mais si le froid gèle ma voix  
Si la mémoire me blasphème*

*Mais si la neige déjà se noie*

Louis Daubier a été appelé « poète de la pureté », voire poète blanc. La neige est un de ses thèmes privilégiés. Voilà qui explique notre choix. Le poème assimile *la page éblouissante et brève*, – neige ou papier –, à l'attente de la poésie, sujette à tant d'impondérables.

Les vers se marquent sur la feuille, empreintes, invitation à suivre une trace interrompue en silence blanc où peuvent frémir rêves, méditations, échos. La neige abolit couleurs et reliefs, elle s'impose, dépouillement esthétique.

Le poème s'ouvre sur un quatrain, forme chère à l'auteur. S'y exprime un souhait par verbe antéposé : *Que chante. De la musique avant toute chose*, demande Louis Daubier après Verlaine. Son texte, d'ailleurs, est

rythme et mélodie. La première strophe compte 3 alexandrins et un hexasyllabe. La deuxième, différente, compte, dans la mesure où l'on pratique les élisions coutumières à la poésie moderne, d'autres vers pairs : des octosyllabes. Le dernier, détaché, à considérer comme clausule, a aussi huit syllabes.

La rime n'est pas systématique, mais beaucoup de vers s'achèvent sur une syllabe en **a**, ou en **è** pour former une large assonance. On relève aussi plusieurs allitérations, à effet parfois suggestif comme : *Et qu'écrivent avec leurs griffes éphémères*. La mélodie des voyelles et des consonnes frappe par sa cohérence, comme les images entrelacées autour du thème de la trace : main sur la page, empreintes sur la neige. La poésie est chant et dessin.

*La page éblouissante et brève* rappelle la neige, grâce aux deux adjectifs. La disproportion entre leur masse est significative, leurs connotations sont évidentes : le papier où s'inscrit le poème est magique comme un paysage de neige sous le soleil, mais ces fêtes sont brèves.

Postposé, rejeté dans un vers court, qui l'isole et le valorise, le sujet, *l'oiseau pur de ma main* est un comparant elliptique. S'y retrouve l'association majeure du poème, enrichie d'un adjectif original et donc marquant : *pur*, qui résume toute l'atmosphère du texte.

La seconde partie du quatrain reprend le thème initial avec quelques variations. Le parallélisme des constructions souligne les similitudes sémantiques. Le poème, chant d'abord, devient écrit. Sa fragilité, ou plutôt sa fugacité, est redite avec insistance par l'adjectif éphémère. Le sujet, lui aussi postposé, est métaphorique. Oiseaux ou autres animaux, qu'importe ? Entre eux et le paysage, le rapport devient solennel, celui de l'hôte avec le royaume qui l'accueille. Le nom « fascination » dénote le caractère sacré de l'espace immaculé. Neige et page en trouvent une valeur religieuse. Ces lignes renvoient à une formule d'un autre recueil : *une seule et double fascination, l'éternité dans l'instant*. Cette première strophe exprime un souhait : celui qu'un poème se dépose, musique et images, sur la page vierge.

Suivent sept vers lancés de manière insistante quoiqu'assez libre par l'anaphore : *Mais si l'...* Ainsi, se répète la forte opposition entre, d'une

part, l'attente du poème et, d'autre part, une suite de circonstances fortuites qui pourraient la décevoir. Quoiqu'on la désire, la poésie, comme l'oiseau de Prévert, ne vient pas toujours.

Cette strophe évoque ainsi le cœur même de l'expérience poétique, mais sur le mode négatif, en termes imagés, liés les uns aux autres, gravitant autour de l'association main-oiseau, évocations de moments ténus, de murmures voilés, non perçus, de souvenirs brouillés, d'instantanés manqués...

Ainsi, le vol de l'oiseau, imprévisible, ressemble à l'inspiration : le mouvement de la main, devenue aile, peut se suspendre. Apparaissent encore une série d'atténuations : *lointaine*, d'ailleurs antéposée, doublée par *là-bas* : les deux termes sont reliés par l'assonance et l'allitération. La voix, de plus, se couvre de laine. Elle semble s'étouffer elle-même, comme le suggère la tournure pronominale. Et l'action dure, puisque le verbe se conjugue à l'imparfait. La laine donne une impression de douceur frileuse et sourde, de souffle brumeux, de parole dite par grand froid. Autre atténuation avec *n'ose* et *tout bas*. Exemple de poésie *mezzo voce* chère à notre auteur : musique chuchotée, texte court sur grande page, frisson de nostalgie. Une telle poésie naît de se sentir si menacée. À peine formés, les mots pourraient être figés par le gel.

Cette évocation d'extrême fragilité appelle une lecture méditative, un silence de communion. Elle engage, dans le blanc qui suit le poème, à murmurer un écho.

La dernière hypothèse de la strophe change de plan : la poésie se dérobant si la mémoire *blasphème*. On attendait « trahit », mais le terme choisi est plus fort. Sa connotation religieuse marque l'outrage.

Loin de fermer le texte, le vers final, détaché, capital, laisse dans l'expectative. La proposition principale attendue après cinq subordinées conditionnelles, ne vient pas. La finale reste tout implicite, à l'image de la poésie dont il a été question : ardemment désirée mais qu'un rien peut abolir. Si la parole est menacée par le gel qui la coagule, le texte l'est par le redoux qui dilue la neige où il s'inscrit. Ici encore, la voie pronominale suggère que la neige peut vouloir sa fin.

Malgré sa finale suspensive, le poème s'achève sur une expression à caractère définitif désignant une forme de mort : distorsion entre la dynamique inachevée de la syntaxe et l'impression de finitude qui se dégage des mots.

Les poètes font souvent, à leur insu, leur propre exégèse. Citons Daubier pour réexprimer l'essence de son poème :

*La neige, c'est la puissance en sa fragilité  
La permanence de l'éphémère*

Ou :

*Elle me disait : Il neigera et j'oublierai de grandir.*

## ***Choix de terxtes***

### *À LA RECHERCHE D'UNE MÉTHODE.*

*Convaincu de tout ce que la grammaire pouvait apporter au cours de français en général et à l'explication française en particulier, nous avons donc recherché une méthode d'investigation simple mais efficace. Maîtres et élèves se serviraient au départ, des notions de la grammaire classique pour explorer patiemment et objectivement un texte. Soucieux toutefois d'éviter à tout prix l'accumulation et la dispersion des remarques, nous nous sommes attachés à vérifier si un texte ne pouvait pas s'éclairer à la lumière d'un fait grammatical déterminant. Il nous apparut ainsi que tel passage du Misanthrope pouvait très bien s'analyser à partir de la notion grammaticale d'opposition (qui est généralement une rupture de la chaîne cause-effet), que Prévert nous enseigne merveilleusement les ressources du passé composé en même temps que le passé composé nous explique, en partie du moins, le succès d'une poésie orale, cinématographique et directe...*

*Afin de ne rien laisser dans l'ombre, toutefois, et pour éviter de schématiser, de simplifier, de déformer, nous avons cru bon de nous attacher ensuite à des remarques plus particulières destinées à apporter détails et précisions. Viendraient enfin la synthèse et les applications.*

***(De l'analyse grammaticale à l'analyse littéraire,  
extrait de la préface.)***

**LE PETIT JARDIN**

*Le petit jardin où est-il  
Avec ses pleurs ses chants ses rires  
Son grésil  
demandez-le à la marâtre  
L'ogresse ville*

*Il était une fois  
Une pelouse où j'ai marché trente ans pieds nus  
À l'aube  
En mes amours en mes émois  
En mes angoisses  
Une pelouse à mi-ciel à mi-songe  
Rose-bleu bleu-orange verte  
Telle une jeune fille agenouillée  
Matineuse buveuse d'oiseaux  
Elle savait mes rêves les plus purs  
En ma tenace inquiétude  
Et mes violences mes poisons  
Elle savait les éteindre les apaiser  
L'ai-je amoureusement regardée  
En sa fraîche et tendre nudité  
Sous sa rosée aux milliers de petits tétins verts  
Tiens, disait-elle,  
Je t'offre le merle du soir  
Il ne rit jamais jaune  
Quoi qu'en dise son bec  
Voici la grive aussi à défaut de ce rossignol  
Qui a fui nos régions ta jeunesse  
Voici de plus un soudain pinson  
Si vif en ses vives couleurs  
Et quand reviendra l'hiver  
Tu sais que très fidèlement je saurai convoquer*



*Ce petit page gris-habillé  
Passant la neige à gué  
Avec au cœur feu et gaîté  
Voici encore un gros bouquet  
De fort bruyants et remuants friquets  
Mais je sais combien tu les aimes  
Ces petits paysans  
O ma pelouse femme que deviens-tu  
Sans mes mains mon cœur mes yeux  
Sans la courbe amoureuse de mes pieds  
Pour t'aimer  
Le petit jardin où est-il  
Avec ses rires ses pleurs son grésil  
demandez-le à la marâtre  
L'ogresse vie  
Qui ne répond pas davantage  
O mes lilas ô mes jonquilles  
Qu'un oiseau mort.*

(in *Marginales.*)

**FILLE BLANCHE DE CIEL**

*Fille blanche de ciel  
Aux longs doigts de rosée  
Penche ton cou de fée*

*Porteuse de soleil  
Et gardienne de nuit  
Reviens-moi et me fuis*

*Invente le silence  
Et regagne le temps  
Où il chantait le vent*

Louis DAUBIER - 18

*Où l'oiseau de ta gorge  
Palpitait si fragile  
Qu'il volait du grésil*

*Que tes lèvres mi-closes  
Frémisssaient comme une eau  
Sur les cailloux des mots*

*Qu'étrangère et blessée  
Aux gestes insultants  
Tu réveillais l'Avant*

(in *Marginales.*)

*Qu'a fait le temps de ton visage  
Pur églantier aube de mai  
Toi ma docile ma sauvage  
Ma blessure mon à jamais*

*Je fais le geste dérisoire  
Qu'a fait le temps de tes seins bleus  
Frais et fleuris de tendres moires  
Lisses parfaits comme des œufs*

*M'étreigne en toi ton chaud silence  
Par-delà la rage des vents  
Et qu'aux nuits froides tu repenses  
À mes yeux gris mes mains mes dents*

*Sur ton corps roux grappe des ombres*

(*Qui tait la vaste parole*, p. 27.)

*Le difficile – mais le nécessaire – c'est de continuer à aimer l'homme, quand on s'est mis à aimer les bêtes. J'ai passé mon enfance dans leur familiarité : chiens, chats, lapins, coqs, poules, poussins, canards, cochons... peuplaient l'univers de la vieille maison de mes parents, de mon village natal, des fermes que nous visitions, des prés, des champs et des bois ouverts à nos vagabondages et plus tard, à nos premières amours... Quand la guerre survint, ma mère nous déclara sans hésiter : « Je vais demander à votre oncle de nous acheter une vache. » Quelle meilleure assurance, pour ses cinq enfants, de ne jamais manquer ni de lait ni de beurre? Ma mère... Je la revois, un matin neigeux et glacé, apporter dans la cuisine, au coin du feu – pour notre émerveillement attendri et la méfiance expectative du chien et du chat – un agneau tout bébé et tout grelottant... Les bêtes nous coudoyaient ainsi partout et, la nuit, avant de nous endormir, nous écoutions, s'affairer dans les greniers les souris et les rats... Le jardin était sans cesse visité par les oiseaux, et le ciel du village, par les longs soirs d'été, traversé d'incessantes escadrilles de martinets qui criaient comme des jeunes filles poursuivies par des garçons...*

*Ces bêtes, je ne cessais de les observer, des heures, des jours durant. Je ne laissais pas non plus, de les dessiner. Plus tard, j'essayai de les apprivoiser par les mots. Quel poète n'a son bestiaire? Voici enfin le mien, composé lentement, au long des saisons, un peu en marge des autres recueils où les bêtes toutefois, n'ont jamais été oubliées, bien que je fusse devenu citadin trop privé de leur présence, de leur innocence, de leur chaleur, de leurs songes.*

*Voici donc, plus précisément, une partie de mon bestiaire – l'autre, disséminée au gré de mes précédents recueils, n'ayant été sollicitée que dans quelques cas pour s'ajouter à ces « Bêtes à bon Dieu » présentant un échantillon de portraits animaliers qui ne me déçoivent pas trop, et mêlant bêtes réelles, bêtes rêvées, celles de mon enfance, de mes lectures, du dictionnaire, de la vie, de mes songes...*

*Ce recueil, dont les débuts remontent à quelque 30 ans, m'a été fréquemment, je m'en aperçois aujourd'hui, la profitable occasion de mettre – comme le conseille V. Hugo dans « Les chansons des rues et des*

bois » – « Pégase au vert ». *Je me garderai bien de conseiller cette cure aux poètes qui offrent depuis quelques années une tout autre pâture à leur cheval ailé ! Simplement je veux dire combien le contact, je dirais même la communion, avec mes frères nullement inférieurs, constitue à mes yeux, et plus encore à mon esprit et à mon cœur, une nécessité vitale pour qui tente de dire le mystère de la vie, sa beauté, son chant profond :*

*« Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,  
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,  
De sentir dans leurs mains la douceur de ses plumes. »*

*C'est qu'il est bon, j'en suis convaincu, que la main du poète avant de se refermer sur le porte-plume, ait caressé fût-ce seulement des yeux, les bêtes porte-plumes, porte-poils, porte-vie, porte-songes...*

*Si quelques-uns de ceux qui me liront pouvaient éprouver, à travers ces poèmes en prose et en vers, que j'ai voulu simples et accessibles à tous, un peu plus d'amour encore pour les bêtes, sans oublier l'homme – la bête la plus difficile à aimer – comme je me sentirais meilleur, plus pur et plus sauvé !*

**(Bêtes à bon Dieu, préface, p. 7-9.)**

*Le haut  
le bref été  
Debout  
couché  
Puis dans l'ombre des granges  
Ruminant l'or amoncelé  
Se souvient-il encore*

*Du cri des martinets dans les grands ciels fauchés.*

**(Qui tait la vaste parole, p. 60.)**

à Gigi et Albert Bergé

*Les yeux pleins de brouillard, ma chienne automne chasse, rousse dans les marais d'octobre. Sous son poil long comme une pluie qui rôde, elle rêve aux lièvres, aux faisans, bouquets de feuilles rouges que disperse le vent. Ses oreilles de bonté brûlent... Elle rêve au feu de bois que le soir écartèle quand le maître avec elle se sèche et fait silence... Rousse, ma chienne octobre chasse sous les débris du chant du cor.*

*Quand viendra ma louve l'hiver, avec ses prunelles de neige dilatées et ses ongles de glace, la terre sera pure.*

**(Qui tait la vaste parole, p. 65.)**

*Mais songe qu'en songeant le songe se déchire  
Qu'au miroir maintenant bien des yeux sont éteints  
Et que les mots rêvés que la bouche a pu dire  
Nul ne les saura plus aujourd'hui ni demain*

**(Qui tait la vaste parole, p. 83.)**

*Comme un ciel interdit le pré s'ouvre et respire  
Le bonheur est en route  
Quelle herbe sous ses pas va tout à coup frémir  
Tu viendras Tu venais C'était avant l'orage  
Quand les blés sont des feux qui courent dans le vent  
Tu venais Tu viendras Comme le temps est sage  
Reviens Elle est venue Ils dorment Souviens-t'en  
O ma vie ô mon doute ô l'âge de mon âge  
C'était avant c'était avant l'avant d'avant  
Quand elle s'avançait  
    quand tu  
        quand elle  
            quand*

**(Patience connivence, p. 21.)**

*Dormir*

*Tes seins aigus*

*J'y blesserai ma bouche*

*Tes seins réveilleront endormiront mes mains*

*Tes seins*

*J'ai rêvé d'eux à l'ombre mauve de ton ventre*

*Mon grand mal s'apaisait*

*Dormir longtemps dormir*

*Ne plus blesser sa bouche*

*Ne plus saigner des dents*

*Ne plus se souvenir*

*Oublier pour une heure une longue minute*

*Tes seins*

*J'y brûlerai mes lèvres*

*Blesser brûler dormir*

*Dire*

*Qu'ils ont la douceur de l'argile*

*Et qu'ils brûlent d'un feu si pur*

*Qu'ont les dirait de neige*

*S'ils n'étaient tout ambrés*

*Comme des prunes dures*

*Tes seins*

*J'y punirai ma bouche*

*J'y brûlerai mes mains*

*Je ne puis plus dormir*

*Tes seins*

*Venus du vide bleu d'hivernales légendes  
Voici sur mon seuil allongé  
Les blancs lévriers de la neige  
L'orgue d'un vieux Noël  
Le chant pur de l'Enfance  
Ou peut-être un oiseau furtif comme la mort  
Ou peut-être mes mains rêveuses qui voyagent  
La nuit très loin dans l'ombre et par le monde  
Les ont apprivoisés*

*O mes froids ô mes blancs lévriers ô ma neige  
J'inventerai l'amour immobile et glacé*

**((Patience connivence, p. 14.)**

*Il y avait alors les pommes d'août, pommes doux-acides aiguisant les grimaces et le rire des filles. (Ne donnez jamais des pommes d'août aux bonnes vieilles, buveuses de tisane). Il y avait les cerises aigres du Nord, les petites groseilles éclatantes comme des rubis, surettes aussi. Il y avait surtout, serrées, sucrées, chaudes dans l'arbre des longs soirs, les reines--claudes à peau lisse, transparente et veinée comme une gorge de seize ans.*

**((Patience connivence, p. 26.)**

*L'eau de tendresse quelle femme  
Chevelure ô ruisselante nuit  
Paumes vases qui tremblent  
Cœur haussé jusqu'à boire  
Quelle femme pour le sel des gerçures  
Et pour la brûlure du temps  
Quelle femme inventeuse de mots  
En fraîcheur de linges aux tempes*

Louis DAUBIER - 24

*En gestes noyés en pardons  
Quelle femme  
Et ses yeux  
Seraient la seule soif la seule nuit  
Où boire*

*((Patience connivence, p. 30.)*

*L'Hirondelle qu'un flot bleu nous apporte  
Qu'un flot bleu nous emporte  
A-t-elle vu soudain  
Du haut de son été de chasse et de vertige  
Le vide roux  
A-t-elle ouï la plainte sourde  
Des terres accouchées  
A-t-elle vu les blés gisant contre la porte  
Près des hommes qui s'étendront de même sorte*

*(Lumière sans visage, p. 15.)*

*Il pleut il pleut  
Ma mère  
Si nous chantions  
Comme à la guerre  
Comme à la guerre  
Sous les canons*

*Il bruine il bruine  
Ma mère  
Si nous rêvions  
De toi si claire  
De toi si claire  
Aux bleues saisons*



*Il neige il neige  
Ma mère  
Si nous chantions  
Les blancs naguères  
Les blancs naguères  
Du chaud vallon*

**(Lumière sans visage, p. 32.)**

*Tes yeux m'ouvrent la mer au feu de mon visage*

*Roz-Avel Roz-Avel écoute  
Ton nom frémir comme le vent sur les coteaux  
Au pays mauve de Bretagne*

*Quand des landes montés des forêts des légendes  
Du pied écumeux de la mer  
De brusques oiseaux lents peuplent tes ciels neigeux*

*Haut dans le ciel ailes en croc ils crient  
Et c'est la plainte de toutes les Yseut  
Qu'ils crient*

*Qu'ils crient éternellement*

**(Lumière sans visage, p. 40.)**

*Au château blanc  
De nos instants*

*Aux chants muets  
De nos secrets*

Louis DAUBIER - 26

*(Brumeux royaumes  
De nos âmes)*

*Au frais bosquet  
De nos jamais*

*Aux beaux fruits lourds  
De nos toujours*

*(Lumière sans visage, p. 51.)*

*Pour nos frères trop aveugles  
Trop blessés  
Oublieux du mal et des leurres  
Saluons encore poètes la Beauté  
Femme soudaine à dérouler son corps  
Enfant-rose qui dort  
Beau ciel qui va mourir  
Étoile à jamais jeune  
Et pure*

*(Lumière sans visage, p. 57.)*

*N'est-ce toi qui m'offres le pain  
Tout odorante du vieux four  
N'est-ce toi qui verses le vin  
Avec ton cœur brûlé d'amour*

*J'aurai bientôt atteint cet âge  
Ou tu sus ce qu'on ne sait pas  
J'aurai bientôt fait le voyage  
Que tu fis jusqu'au brusque froid*

*N'est-ce tes yeux cueillant ces roses  
Et ton pas qui marche à mon pas  
N'est-ce ta bouche qui propose  
Ces humbles mots naissant de moi*

**(Lumière sans visage, p. 59.)**

*La brume de nos vies  
Où toussent les fusils d'automne  
Et l'éternité que gaspillent  
Nos saisons d'homme*

**(Lumière sans visage, p. 73.)**

*Comme le rossignol s'évade de nos nuits  
Rien n'est loin maintenant même et surtout la mort  
Le départ sans retour à quelle heure  
S'il est connu c'est de ces livres pleins de brume  
Que feuillette le vent affairé de l'automne  
S'il est connu c'est des arbres blessés couronnés de vertige  
Que la nuit noie au soir des jours enténébrés  
Et c'est de celle qui gaule toutes les vies  
Éclatées de leur bogue avec le cri des sourds*

**(Lumière sans visage, p. 80.)**



## *Synthèse*

Pourquoi Louis Daubier privilégie-t-il la poésie? Interrogé, il avoue avoir hébergé dans sa mémoire ou son imagination une foule de personnages prêts à plonger dans l'univers fictif d'une nouvelle, d'un roman ou d'une pièce de théâtre, pour vivre une aventure, une passion, un cheminement intérieur. *La Parole et le Chant*, d'ailleurs, révèle de pleines poignées de promesses, graines qui, germant, donneraient naissance à des œuvres pleines d'atmosphère et d'humour. Mais, pour notre auteur, un livre ne peut être que parfait. Aussi, ce grand imaginaire, ce psychologue, ce moraliste souriant refuse d'écrire des textes qui, par leur longueur, risqueraient d'être inégaux.

Pour ne livrer au public que des recueils impeccables, il déchire ce qui ne le satisfait pas et laisse de pleins calepins de belles virtualités. *Trop prolixes nos romanciers, dit-il, trop discoureurs nos dramaturges, trop marchands nos peintres, trop obscurs nos poètes, trop jongleurs nos critiques. Quand tous ne devraient penser qu'au vent de la mer, au cri des étoiles, au feu de la vie. Et plus loin : Une belle pensée n'est, en fin de compte, et tout au plus, qu'un poème resté chenille. Ne devient pas papillon qui veut.*

Cette sévérité vient d'une connaissance approfondie des ressources de la langue française. Sa prudence lui rend suspects la fougue et l'abandon. La forme serrée du poème et spécialement du quatrain lui offrent un espace idéal pour de pures figures de style. Son tempérament, bridé, s'y exprime avec l'élégance de la retenue. À lire avec attention *De l'Analyse grammaticale à l'Analyse littéraire*, on découvre tout un pan de la personnalité de Louis Daubier : le technicien, le professeur, le linguiste. Il entend doter ses élèves de méthodes efficaces plutôt que de connaissances aléatoires et vite oubliées. À la suite de Georges Gallichet, qui a préfacé l'ouvrage, il montre l'aide apportée par de solides connaissances grammaticales et stylistiques aux futurs professeurs de français. Il

leur offre un outil indispensable pour saisir tout le travail de l'écriture. La grammaire n'est plus pour lui « le bon usage », ou l'art d'étiqueter natures et fonctions. Elle révèle le sens sous la forme, elle dégage l'effet obtenu par le choix des mots et des tournures.

\* \* \*

En outre, l'éventail des textes analysés est un hommage rendu aux auteurs qui, toutes générations confondues, par-delà les limites des genres et des écoles, l'ont accompagné dans son cheminement littéraire : autres poètes de la pureté, comme Bernier, Marin, Odilon-Jean Périer (auquel il a consacré un mémoire de licence), Verlaine (lui aussi musicien de la *mezza voce*), Valéry, (comme lui, profond, limpide et musical), Apollinaire, (déjà dégagé de la ponctuation), Colette (son meilleur remède contre le spleen), Closterman et Saint-Exupéry, (admiration de son adolescence), La Fontaine et son bestiaire...

Comment réduire à quelques pages, l'œuvre d'un poète soucieux d'étonner et disponible à l'instant? Certes, il a ses thèmes de prédilection et ses figures préférées. Il aime poser sa voix dans tel registre, mais il s'en échappe. Pourtant, impossible de demeurer insensible à ce qui ne cesse de l'inspirer et qu'il révèle au fil des pages comme son univers familial.

## LA NATURE

Ce poète *en qui rien ne pèse ou ne pose* est pourtant bien enraciné. Il fait corps avec toute forme de vie et porte sur le réel un regard volontiers animiste. Dans son œuvre, le temps s'exprime en termes de saisons, la vie comme la mort en sont les marques tantôt grandioses, tantôt intimes, toujours pathétiques : *Il est bon*, assure-t-il aussi, *que la main du poète avant de se refermer sur le porte-plume ait caressé, longtemps, fût-ce seulement des yeux, les bêtes porte-plumes, porte-poils, porte-vie, porte-songes.*

Les arbres, ceux de la forêt et ceux des vergers, les animaux sauvages ou domestiques, les fleurs (la rose, en particulier) peuplent sa poésie, comme sujets ou métaphores. Et que dire de la neige, celle d'antan surtout, avec ses reflets nacrés de nostalgie...? Cet attachement à la terre s'est prouvé, *a contrario*, par une incapacité momentanée d'écrire, lorsqu'il s'est installé à Bruxelles.

Pourtant, ce terrien n'a pas adopté un style lourd, ni laissé au bas de chaque page une empreinte de limon. Il a, au contraire, cette distinction paysanne qui évite veulerie et familiarité. Il sacralise, par la grâce d'une forme littéraire très pure, cette nature qu'il aime sous un voile de neige. L'homme comme l'artiste avec une simplicité tout aristocratique apprivoise les êtres et les choses dans la liberté et la tendresse.

\* \* \*

## L'AMOUR

Pudiques mais vibrants, beaucoup de poèmes évoquent l'amour et les amours. La relation de Louis Daubier à la poésie est elle-même un perpétuel jeu de séduction : *L'inspiration, écrit-il, est femme : elle se dérobe à qui lui fait la cour et se donne à qui feint de l'ignorer*. Qu'elle soit d'été, avec un parfum de tilleul et de chaude soirée, ou d'hiver, à la peau blanche, moirée de bleu, la femme est indissociable de son royaume poétique.

Même dans des textes plus érotiques, il garde son exigence de pureté, de transparence. Il suggère. Il choisit des métaphores immaculées, il brise son vers. Sa poésie amoureuse bruisse de frémissements contenus, de plaisirs et de douleurs éprouvés, les yeux clos, sous des paupières de neige. Feux sertis de givre.

L'humour, qu'il n'est guère aisé d'associer à l'amour, permet aussi une distanciation tout en pudeur : *Les amours de vacances ressemblent à ces vins de pays que le loisir et le soleil ont rendus capiteux, qu'on emporte chez soi et qui ne supportent pas le voyage*. Phrase d'une élégance à la Sacha Guitry, au charme empreint de misogynie. Citons une autre : *C'est avec les yeux qu'il faut dire aux femmes qu'elles sont belles : elles aiment*

*et comprennent d'instinct ce langage – excepté les intellectuelles et les polyglottes. Parfois, la moquerie est plus rude, et la formule plus drue : Les femmes citadelles sont celles qui rêvent le plus à l'envahisseur.*

Mais, au cœur de la poésie de Louis Daubier, la femme reste l'incarnation suprême de la beauté :

*Pour nos frères trop aveugles  
trop blessés  
Oublieux du mal et des leurres  
Saluons encore poètes la Beauté  
Femme soudaine à dérouler son corps  
Enfant-rose qui dort  
Beau ciel qui va mourir  
Étoile à jamais jeune  
Et pure*

\* \* \*

## **LA MORT**

Fidèle à sa terre comme à ses parents, aimant évoquer un grand-père «maçon itinérant» qui travailla jusqu'en Russie, une mère chrétienne et un père qui assiste à la messe sans grande conviction, il se sent aussi relié à d'autres poètes. Il est resté fils, même après être devenu père. Le sentiment de s'insérer dans une lignée s'apparente à celui de l'écoulement du temps : continuité et changement de la vie sous toutes ses formes. Ainsi, une sorte de mystique littéraire mue le poème en prière :

*Tu es en moi comme un grand lys couché  
Ma mère  
Quand les vents tout à coup pillèrent le jardin  
Et qu'on n'osa plus respirer  
Sous le ciel éventré couturé comme un sein*



De la même façon, Louis Daubier reste uni à son père:

*Tu verras désormais par mes yeux l'inventive beauté des jours. Tu ne seras jamais aveugle et jamais tu ne seras sourd, tant que je vivrai.*

Ces textes se situent entre l'éternel et l'éphémère :

*Les absents qu'on aime  
Ont toujours raison  
Leurs pas vont et viennent  
Autour des maisons  
Ils peuvent frapper  
Au plus noir des nuits  
Au plus clair du jour  
Tout leur est acquis  
Tout leur est amour  
Et s'il ne restait  
Qu'un fruit qu'un tison  
Ce serait la fête  
Allumée d'un bond  
Au cœur de nos cœurs  
Et de la maison  
Les absents qu'on aime  
Ont toujours raison*

La mort se présente sous une forme bien plus commune : celle des jours et des heures passant trop vite et nous menant, inexorables, au *temps qu'il ne sera plus temps*.

*Déjà pluie vole  
En ciel automne  
Et c'est juillet*

*Déjà s'allume  
Un feu de brume  
Et c'est l'été*

*Déjà s'exile  
Du ciel fragile  
L'Éternité*

La nature, plus que tout, révèle cet inévitable effritement : *Est-il une autre métaphore que celle des saisons à nos saisons?*

L'homme sait qu'il connaîtra lui aussi ses quatre saisons. Aussi, l'hirondelle

*A-t-elle vu les blés gisant contre  
la porte  
Près des hommes qui s'étendront de  
même sorte*

Le temps efface peu à peu les traces de la vie:

*L'on vécut l'on souffrit mais surtout l'on aima  
Est-ce toi est-ce toi  
Cette cendre sur l'eau défunte  
Ma lumière*

Mais l'écriture tente de sauver ce que l'oubli menace.

*O mes instants qui déboulez comme des lièvres  
Roux et insaisissables  
O Poésie*

\* \* \*

Enfin, inévitable, apparaît l'interrogation sur la vie et sur l'au-delà :

*Est-il une autre terre où tout n'est qu'une fois  
Est-il un autre ciel une coupe sans lie  
Une rive moelleuse accoudée à la mer  
Où l'on puisse sans fin écouter et se taire*

Et que faisons-nous du temps :  
*Cette éternité que gaspillent  
Nos saisons d'homme ?*

Aussi cet homme de terroir reprend l'image à la fois poétique et religieuse du grain de blé :

*Quand notre blé sera couché (...)  
Quel pain deviendrons-nous  
Aux dures dents de nos vivants  
Quelle clarté sur nous parmi les sèches cendres  
Ressuscitera l'or des jeunesses dressées  
Sous l'aile foudroyante en faux des martinets*

Plus profondément encore, la mort est liée à la poésie parce que toutes deux s'accompagnent d'un silence essentiel : *Nos frères d'outre-ciel, les morts, les seuls poètes qui savent se taire.*

\* \* \*

## LA POÉSIE

D'innombrables textes relient donc la poésie au silence et expliquent l'importance du blanc, comme celle de la concision, dans l'écriture de Louis Daubier : *La poésie est une parole d'argent dont seuls les silences sont d'or.* Malgré son aspect parfois ludique, l'écriture n'est pas jonglerie, vu les thèmes qu'elle aborde et les raisons qui la font naître : *Les poètes qui jouent avec les mots me font, dit l'auteur, penser à des enfants qui croient faire fortune en jouant au monopoli.*

Louis Daubier n'aime guère le style superficiel, rapide, illusoire, des journalistes : *Pressée, la presse ne se tient et ne nous tient au courant qu'en courant...* Il déteste le *Beaujolois de la culture, rutilant aux vitrines des médias !* Il condamne *l'effarante consommation audio-visuelle d'une époque qui, ne sachant plus se taire ni fermer les yeux, devient incapable de se dire.*

Il préfère une poésie verlainienne, née de zones où *l'indécis au précis se joint* : *Les beaux poèmes sont comme des feux dans nos brouillards*, lumières créant autour d'elles des halos de mystère et transfigurant le flou qu'elles révèlent. *Un poème qui ne tremble pas, ressemble à un beau jour sans brume*. D'où une méfiance pour la clarté trop vive de l'idée et la forme normalisée : *Un beau poème doit moins ressembler à un beau temple qu'à une claire et ombreuse rivière de mots où tremble, glisse et demeure l'étrange reflet de la vie...*

Ainsi naît une naturelle correspondance entre le caractère flou et mystérieux de ce qui s'exprime et le ton étouffé de la voix qui le dit : *Confie, poète, ton cœur à la laine, ta feuille à la neige, et ton chant à la brume*. Poésie de la nuance et des demi-tons pour sujets crépusculaires : *Oiseau des hautes saisons, le vrai poète est un chantré de l'aube ou du soir, laissant le jour aux bavards et aux avarés*. Mais ce goût de la finesse et de la subtilité évite la préciosité. Louis Daubier souhaite *écrire avec les mots les plus simples et apparemment, les plus pauvres, et les plus vieux*.

Chacun des thèmes abordés (la nature, la mort, l'amour) renvoie à la poésie. Avant d'être une manière d'écrire ou un thème à développer, celle-ci est une approche de la vie et de ses saisons, des fleurs et des fruits de l'amour, des draps de neige où naissent puis meurent les hommes, des lueurs de l'aube et des feux du couchant :

*Ah ! que tes seins bourgeonnent  
Tes mains deviennent branches  
L'avril rit dans tes yeux quand ils rêvent de mai  
La tendresse du ciel en tes songes s'épanche  
Fille-fleur aux oiseaux des jardins et des prés*

La beauté des textes procède d'une exigence morale, du désir de perfection qui consume l'artiste, et garantit la pérennité de l'œuvre. Cette éthique de l'art, implique une ascèse, un travail patient. Elle s'incarne dans un style.

Nous ne présenterons pas ici une liste de procédés d'écriture, mais un usage original des ressources de la langue : richesses du lexique, virtualités de la syntaxe, gamme des phonèmes, effets de la poétique. Louis Daubier a certes ses préférences qui l'orientent vers la pureté et l'allusion. Il suggère plus qu'il n'affirme, il n'appuie pas le trait, il reste discret dans l'invention. S'il s'écarte du « degré zéro de l'écriture », de la prose fonctionnelle, c'est sans ostentation, par un emploi du lexique quelque peu inattendu, par des méprises qui créent de subtiles dissonances et qui élargissent le sens des termes. Telles sont les étincelles de sa magie verbale :

*Quand il aura fragilement neigé...*

Aisance dans l'inattendu, capacité d'être en poésie, comme dans la vie : *le pigeon blanc qui vole*, faculté d'utiliser une langue qui garde la transparence de l'enfance mais que l'homme mûr a délicieusement subvertie. Étonnement devant telles associations de mots apparemment incompatibles mais qui nous semblent bientôt inséparables sous la plume du poète dont nous étions jusqu'alors *les frères trop aveugles...*

Louis Daubier aime le néologisme discret, il fuit le vocabulaire « nouvelle vague ». Il parle d'*ombre soleilleuse*, si délicatement paradoxale il recourt à d'innombrables métaphores mais évite la poésie devinette. On entrevoit sans peine la neige sous les traits de *la belle étrangère aux grands lévriers muets, la belle au bois, aux champs, à jamais dormant...* périphrase qui renouvelle un titre de conte par addition subtile de mots.

Le langage imagé traduit une approche animiste de la nature dont le poète est familier. Il s'accompagne de vocatifs et de possessifs d'affection, comme par exemple dans ce délicat poème :

*Ma neige aux cils de biche*

*Ma taciturne amie*

*Tu ne franchis mon seuil*

*Tu refuses la vie*

*Allongée en mes prés*

*En mes champs en mes yeux*

*Immobilisée tu songes*

*Aux faons laissés aux cieux*

Par le biais de symboles privilégiés, il confie, avec pudeur, ce qu'il aime ou craint, comme la mort, *le brusque froid* qui a saisi sa mère, *le grand froid qui le prendra un jour*. Aussi, il écrit :

*Roulez-moi dans la laine  
Dans la si maternelle laine  
Qu'au cœur noir je redevienne  
Cette graine sereine et chaude  
Avide  
De son rêve obstiné.*

De la sorte, l'homme qui songe à sa fin, reste fidèle à son origine, à *l'enfance hiver*, aux neiges et aux laines d'antan, aux brumes tendres du village maternel.

La juxtaposition de deux noms dont le second sert d'adjectif (souvent métaphorique) gomme les liens explicites de la comparaison et abolit le poids des mots-outils. Nous entendons dialoguer deux mots riches de connotations.

Même concision – sans toutefois la lourdeur qu'apporte un excès de densité – dans l'expression :

*La vie au sein dressé  
Au parfum femme de tilleul les soirs d'été...*

Parfois, l'adverbe se nominalise : *Les blancs naguères* traduisent ainsi une enfance disparue. Ailleurs, il est vocatif amoureux : *Mon à jamais*

Cette liberté à l'égard de la syntaxe et un goût particulier pour la juxtaposition incitent le lecteur à recréer les liens entre les mots en les associant selon des affinités personnelles... Les relations grammaticales de coordination ou de subordination s'atténuent, voire disparaissent en même temps que la ponctuation. Aux fonctions syntaxiques s'ajoutent ou se substituent des équivalences sémantiques et sonores, des harmonies et

des contrastes de sens ou de sons. Chacun interprète selon son rythme intérieur la partition du texte, créant là où il le veut des pauses pleines d'échos, des silences riches de reflets. Les groupes de mots flottent comme des nénuphars à la surface de la page, libérés de la syntaxe utilitaire. Tout cela, avec la complicité de larges blancs et d'amples marges. Le poème ressemble alors aux calligrammes japonais ou à ceux d'Apollinaire.

Dans cette esthétique, l'ellipse occupe une place de choix. Elle favorise l'allusion, elle suggère. Le lecteur explore *la forêt des symboles*, achève les phrases et peuple les silences au gré de son imagination. La poésie acquiert ainsi la grâce nerveuse, fantasque et vibrante des hirondelles qui frôlent les rivières et y déposent de furtifs reflets.

Même si, çà et là, apparaissent des alexandrins parfaits, comme *Et du ciel empourpré de lilas et d'oiseaux...* La versification régulière n'est pas une contrainte habituelle. Louis Daubier préfère la métrique libre et la rime occasionnelle, parce que son rythme se fonde sur les rapports numériques entretenus par les syntagmes et que sa mélodie ne se cantonne pas aux fins de vers.

Il privilégie, toutefois, les cadences paires et, même dans sa prose, il garde le souci du rythme.

La poésie de Louis Daubier se caractérise donc plus, dans ses composantes formelles, par un modelé de phrase et un choix d'expressions imagées que par le respect de contraintes métriques. En témoigne ce texte en prose, inséré dans un recueil de poèmes :

*La bise avait un goût de fer, d'os, d'oiseau mort. La neige dormait bleue sous la nuit. Çà et là veillaient cachés les feux des hommes, car c'était le temps des catacombes de la guerre. Comme des faux couchées, les routes luisantes et froides gisaient sous un ciel glacé. Tu viendrais. Avec des gestes de chatte dans la neige. Pose tes longues mains givrées sur mes tempes et, sans rien dire, jette sur mes yeux tes cheveux et ton front. Nous brûlerons parce que nous avons froid. Je retrouve, acide, le goût de tes lèvres. L'oiseau de ta gorge sous mes doigts va ressusciter. Chaude gorge comme une braise dans la paume, comme un feu dans mon sang, voici que tu chantais, voici que tu vivais sur la glace et la mort.*

On trouve une gamme d'images, rythmées par des structures ternaires, et des vocables inattendus, valorisés par leur position. Un sens aigu de la clausule achève le développement, une fois encore, sur un mot définitif.

L'œuvre présente de fréquentes synesthésies qui rappellent Baudelaire et Colette : *Abreuvez-vous longtemps de l'éblouissement*, et des hypallages à la Virgile : *O mon amie aux cils jaloux...*

Toute synthèse comme toute analyse trahissent une œuvre, parce que celle-ci est une paradoxale harmonie de monades. Aucun commentaire ne vaut le texte qui l'inspire. Aussi, avant de laisser, comme Louis Daubier le fait si bien, la parole au silence, écoutons encore une fois le bruissement de ses vers :

*Mes jours auront passé comme passe l'amour*

*L'amour aura passé comme passe le temps*

*Déchirées les saisons comme aux branches le vent*

*Comme aux pierres les eaux glissantes de nos jours*

Jacques LEFEBVRE